

CHAPITRE XXIV.

Relâche aux îles Mariannes; excursion à Rota et à Tinian.

CE chapitre, ainsi que le titre l'indique, expose la suite de nos aventures, tant dans l'île principale des Mariannes, où étoit établi le centre de nos opérations, qu'à Rota et Tinian, îles sur lesquelles nos observateurs sont allés remplir une mission particulière.

§. I.^{er}*Séjour à Goam (1).*

Ce fut le 17 mars 1819, à 5 heures $\frac{3}{4}$ du soir, que nous jetâmes l'ancre devant la baie d'Omata. Immédiatement après, j'expédiai à terre

(1) Pour reproduire avec plus d'exactitude les noms mariannais mentionnés dans cette histoire, nous nous sommes décidés à désigner par un caractère particulier la diphthongue ou plutôt la voyelle *ou*. Les Anglais expriment souvent ce son par *oo*, les Hollandais par *oe*, et presque toutes les autres nations de l'Europe par la lettre *u*, qui a chez nous un son si différent. De cette bizarrerie résultent de choquantes et de fréquentes équivoques : quand on voit écrit l'une à côté de l'autre, dans un mot étranger, les deux lettres *ou*, on ne sait d'abord s'il faut les considérer comme une diphthongue ou comme deux voyelles; les Français, tout autant que les autres, et j'en fournis le premier la preuve, s'y trompent souvent. Je prendrai pour exemple le nom propre mariannais *Soupodgna*, qui, écrit avec l'orthographe espagnole, se prononcera en français comme si *ou* étoit une diphthongue, tandis qu'il faudroit réellement lire *Sooupodgna*; un Espagnol qui verroit à son tour cette dernière orthographe liroit sans doute *Sooupodgna*. J'ai voulu éviter ces incertitudes, sans croire cependant échapper aux critiques; qui peut, en effet, avoir tout le monde de son avis!

Je proscrireai donc notre *u* de tous les mots mariannais, parce qu'il n'existe point dans cette langue; le signe ω , qui est simplement l'assemblage des deux *oo* anglais, lui sera substitué, et devra toujours se lire *ou* comme en français, *oe* comme en hollandais, *y* comme en russe, enfin *u* comme chez les Espagnols, les Italiens, les Allemands, les Danois, les Suédois, &c. J'espère qu'on voudra bien me pardonner l'introduction de cette lettre nouvelle, si nécessaire dans notre alphabet, et que, malgré sa ressemblance, on évitera de la confondre avec l'*oméga* des Grecs, dont elle diffère essentiellement.

Cette innovation a été amenée par le travail considérable que je prépare sur la langue mariannaise. Peut-être eussé-je dû l'introduire plutôt.

mon premier lieutenant, M. Lamarche, pour remercier le gouverneur de ses procédés obligeans à notre égard, traiter du salut, et annoncer que le lendemain à midi j'aurais l'honneur d'aller rendre visite à Son Excellence, et de lui présenter l'état-major de *l'Uranie*.

Iles Mariannes.
1819.
Mars.

Le 18, au lever du soleil, nous saluâmes le pavillon espagnol de 21 coups de canon, salve qui nous fut exactement rendue; mais, à notre grand étonnement, lorsque nous nous disposions à descendre à terre, le gouverneur D. Médinilla y Pinéda vint lui-même à bord, accompagné du major D. Luis de Torrès, seconde autorité de la colonie.

Ils s'informèrent de notre situation avec sollicitude, et le premier promit de pourvoir à tous nos besoins, autant que le lui permettoient la pauvreté de l'île et les foibles ressources dont il dispose, nous assurant que tout ce qu'il avoit étoit à notre service. Peu après le départ de ces messieurs, que je fis saluer de sept coups de canon, nous allâmes, mon état-major et moi, leur rendre nos devoirs. Je m'occupai sans délai ensuite de chercher un local propre à recevoir la partie souffrante de l'équipage. Nous visitâmes à ce dessein un ancien couvent de Jésuites qui, occupé plus tard par des Augustins déchaussés, étoit alors entièrement disponible. Nos médecins l'ayant jugé très-convenable à l'établissement provisoire d'un hôpital, il fut décidé que nos malades y seroient transportés dès le lendemain.

D. Médinilla nous avoit tous invités à dîner avec lui. Désormais, avoit-il ajouté très-gracieusement, nous devons, sans nulle cérémonie, regarder sa maison comme la nôtre. Nous nous rendîmes donc chez lui à l'heure convenable, et trouvâmes la table couverte de pâtisseries légères et de fruits, au milieu desquels on plaça deux grands bols de punch. A la vue de ce service, qui nous parut étrange, plusieurs d'entre nous imaginèrent peut-être qu'il étoit jour maigre dans le pays, et, ce qui dut ajouter à ces idées de mortification, c'est que ce repas, que nous croyions être le dîner, se prenoit debout. Cependant, comme on doit se conformer aux usages des lieux où l'on se trouve, nous ne songeâmes plus qu'à satisfaire, aux dépens des mets qui nous étoient présentés, le bon appétit dont nous nous trouvions pourvus : mais bientôt, autre sujet d'étonnement ! la table débarrassée fut de nouveau couverte de toute sorte de

Des Mariannes.
1819.
Mars.

viandes apprêtées de mille manières, enfin d'un très-beau dîner. La collation qui l'avoit précédé se nomme *refresco*, et n'est destinée qu'à mettre en appétit : c'est un ancien usage qui vient de Manille ou du Mexique; il eût été bon de savoir cela d'avance.

Parmi les personnes avec qui nous dînâmes, se trouvoient des officiers et des passagers du navire espagnol *la Paz*, mouillé, comme nous, en rade d'Omata. Ce vaisseau, parti de Manille pour Acapulco, avoit été obligé de relâcher à Gōam par suite d'une voie d'eau qu'on s'occupoit alors à réparer.

Tant de célérité avoit été mise à disposer le local destiné à nos malades, que, dès le 19, nous pûmes les y conduire, ce qu'on exécuta avec toutes les précautions que leur état exigeoit; le nombre en alloit à vingt, parmi lesquels étoient M. l'abbé de Quélen, notre aumônier, et MM. Fabré, Ferrand et Dubaut, élèves de marine. Le premier fut installé dans la maison du gouverneur, qui insista pour l'avoir chez lui et en prendre un soin particulier.

Pour solenniser le départ du navire *la Paz*, fixé au 21, et l'arrivée de *l'Uranie*, D. Médinilla nous réunit chez lui, ainsi que les principaux fonctionnaires de l'île; nous étions en tout cinquante convives. On servit : mais quel festin, bon Dieu ! ce seroit bien le cas de s'écrier avec certains voyageurs :

Toi qui présides aux repas,
O muse! sois-moi favorable;
Décris avec nous tous les plats
Qui parurent sur cette table.

Mais la description seroit longue, car que!qu'un prétend avoir compté quarante-quatre plats de viandes à chaque service, et il y en eut trois complets. Le même observateur dit que ce dîner coûta la vie à deux bœufs et à trois gros porcs, sans parler du menu peuple des forêts, de la basse-cour et de la mer. Depuis les noces de Gamache, il ne s'étoit pas vu, je pense, une telle tuerie. Notre hôte crut, sans doute, que des gens qui avoient souffert long-temps les privations d'un voyage maritime, devoient être traités avec profusion. Le dessert n'offrit ni moins d'abondance, ni moins de variété, et fit bientôt place au thé, au café, à la

crème, aux liqueurs de toute sorte; et comme le *refresco* n'avoit pas manqué d'être servi une heure auparavant, suivant l'usage, on conviendra sans peine que là le plus intrépide gastronome eût eu seulement à regretter l'insuffisante capacité de son estomac.

La fête du gouverneur, qu'on célébra le lendemain, nous rassembla chez lui de nouveau *in focchi*. Pendant chacune de ces réunions, on entendoit un orchestre nombreux composé sur-tout de basses et de violons; de temps à autre, la symphonie étoit interrompue par les chants de jeunes enfans dont la voix ne manquoit pas de justesse.

Ces plaisirs et ces réunions fastueuses ne nous empêchoient pas de songer à l'objet essentiel de notre mission : outre diverses courses dans l'intérêt de l'histoire naturelle, plusieurs dessins furent faits; et quelques instrumens ayant été descendus à terre, on s'occupa d'observations de l'aiguille aimantée. La géographie détaillée du littoral de Gøam fut aussi entreprise par M. Duperrey, grâce à la permission que le bon gouverneur voulut bien nous en donner. A bord, on ne restoit pas oisif; on travailloit principalement à compléter notre provision d'eau, qu'on trouve de meilleure qualité et plus facilement à Omata qu'au port San-Luis : je voulois aller y mouiller pour être plus près de la ville d'Agagna, capitale de l'île et siège habituel du gouvernement. Le choix de cette station n'étoit pas chose indifférente; il étoit facile de prévoir que le rétablissement de nos malades nécessiteroit un plus long séjour aux Mariannes que dans nos autres relâches, et qu'étant auprès des premières autorités du pays il me seroit plus facile d'obtenir les renseignemens nécessaires pour en avoir une connoissance intime. D. Médinilla m'avoit fait les offres les plus obligeantes; et indépendamment du plaisir que j'espérois goûter à la société d'un homme aussi aimable, mon expédition ne devoit avoir qu'à gagner par les bons offices qu'il étoit disposé à nous rendre journellement : la réalité surpassa nos espérances.

Le 23, qui étoit le 22 à Gøam (1), *la Paz* remit à la voile pour

(1) Nous comptons les jours par le nombre des révolutions diurnes du soleil : or, les Espagnols ayant fait route, pour venir aux Mariannes, de l'Est à l'Ouest, c'est-à-dire, dans le sens même du progrès de cet astre, ont dû compter une demi-révolution de moins sur l'anti-méridien, au-delà duquel se trouve cette île, tandis que nous, qui marchions en sens opposé,

Iles Mariannes.
1819.
Avril.

Acapulco, et son capitaine, D. Antonio Rocha, voulut bien se charger des dépêches que j'envoyois en France. Je partis moi-même d'Omata le 28, après avoir fait revenir à bord tous nos malades, et me dirigeai vers le port San-Luis, à l'entrée duquel je mouillai le soir du même jour, à peu de distance de la pointe Oroté. Une brise très-fraîche m'empêchant de pénétrer à la voile dans le havre, il fallut s'y halier à la touée.

Cette manœuvre, avec un équipage fatigué comme le mien, étoit fort pénible et fort lente; mais le gouverneur, dont la prévoyance alloit toujours au-devant de nos besoins, envoya à bord, le 1.^{er} avril, une corvée de trente hommes vigoureux qui nous aidèrent à nous rendre enfin au fond du port, après avoir parcouru à la cordelle un espace de trois milles au moins. A peine l'ancre fut-elle mouillée, que nous vîmes, à notre grand étonnement, reparoître *la Paz*, qui nous remplaça bientôt à notre première station sous la pointe Oroté: le retour de ce bâtiment étoit commandé par une voie d'eau considérable qui s'étoit déclarée récemment. Il se toua aussi dans le fond du havre; et plus tard son capitaine m'ayant prié de lui prêter les ouvriers de la corvette pour réparer ses avaries, j'y consentis d'autant plus volontiers, que je m'estimois fort heureux, après une si longue absence de notre pays, de pouvoir secourir un navire d'une nation amie dans une aussi fâcheuse situation.

L'Uranie étant en sûreté dans le port, il fut question d'aller nous établir à Agagna, point éloigné encore de six milles. Le 2 avril, une partie de nos malades furent embarqués dans mon canot, le reste à bord d'une grande chaloupe espagnole, tandis qu'on chargea dans celle de *l'Uranie* tous nos instrumens d'astronomie et de physique. On partit de grand matin, et la route fut dirigée entre la grande terre et l'île Apapa. Cette dernière n'avoit pas encore été dépassée, lorsque je fus accosté par un canot, armé d'excellens rameurs, que D. Médinilla m'envoyoit, avec prière de monter dans cette embarcation, qui devoit certainement arriver à Agagna beaucoup plus tôt que la mienne, en raison de l'épuisement des hommes qui la montoient. J'y passai de suite avec les personnes

nous devions compter une demi-révolution de plus; d'où par conséquent, entre nous, un jour de différence.

qui m'accompagnoient, et laissai le reste de ma petite expédition sous la conduite d'officiers vigilans et expérimentés.

Nous avançâmes assez rapidement jusqu'en face de Tépongan (pl. 59); mais alors, contrariés par les vents et la marée, il fallut relâcher au village d'Assan, pour éviter une lutte pénible contre des difficultés qui nous eussent empêchés d'atteindre Agagna avant la nuit. En débarquant, nous fûmes agréablement surpris de voir que le digne gouverneur, ayant prévu le contre-temps qui nous arrivoit, s'étoit rendu à Assan avec des chevaux, pour les offrir à ceux des nôtres qui étoient en santé, et des hamacs pour les malades. Je lui témoignai combien j'étois touché de sa prévenance obligeante; cependant séduits par la douceur, si nouvelle alors pour nous, de fouler aux pieds un terrain uni, sous de grands arbres qui ne déroboient pas à la vue un paysage charmant, nous préférâmes de gagner la ville à pied, et ce fut une promenade délicieuse. La chaleur étoit tombée, et nous ne cherchâmes point à hâter le pas; aussi, quoiqu'il n'y eût que deux milles à parcourir, nous n'atteignîmes Agagna qu'à la nuit close. Une salve avoit été préparée en notre honneur; mais comme l'*angelus* avoit sonné lorsque nous parûmes, elle ne put être tirée.

En traversant le joli village d'Anigœa, situé sur la route, je vis un vieillard qui, se tenant à la porte de sa maison, attendoit le gouverneur pour le saluer : ce vénérable insulaire, entouré de ses enfans, petits-enfans et arrière-petits-enfans, me rappela une de ces scènes patriarcales dont le tableau touchant nous charme et nous émeut en lisant les saintes Écritures.

L'embarcation qui portoit nos autres malades fit à-peu-près la même manœuvre que nous; car, dans l'impossibilité de doubler la pointe Acahi-Fanihi, qui sépare Assan de Tépongan, elle fut contrainte d'aborder à ce dernier point. Là, quelques-uns d'entre eux, que notre habile médecin M. Gaimard jugea capables de faire sans danger un tel trajet, s'acheminèrent à petits pas jusqu'à la ville, où ils arrivèrent le soir; les autres restèrent sur leurs cadres, et passèrent la nuit dans l'embarcation, à l'abri d'une tente qui fut dressée à cet effet.

Prévenu de leur situation, je priai le gouverneur de vouloir bien donner des ordres pour qu'ils fussent transportés par terre à Agagna, ce

Iles Mariannes

1819.

Avril.

Des Mariannes.
1819.
Avril.

qui fut exécuté avec une extrême rapidité; en sorte que le 3 avril, de grand matin, j'eus la satisfaction de voir qu'aucun de mes hommes n'avoit souffert du petit contre-temps qu'il nous avoit été impossible de prévoir. Aussitôt on les plaça dans l'hôpital du *quartier*, lieu très-propre, bien disposé, et auquel il ne manque peut-être que d'être un peu plus aéré. Les personnes de l'état-major eurent pour demeure une grande maison assez élégante, où réside le gouverneur des Mariannes, lorsque, son successeur étant arrivé, il ne peut sur-le-champ repartir pour Manille. Quant à moi, D. Médinilla ne voulut pas permettre que j'occupasse un autre logement que celui qu'il daigna m'offrir dans son palais; M. de Quélen y eut aussi le sien, ainsi que MM. Lamarche et Duperrey, toutes les fois que ces derniers purent se trouver à la ville.

Ce fut encore là que je fis établir l'observatoire, qui se trouva réunir toutes les convenances, l'isolement et la tranquillité désirables. On commença par régler les chronomètres; les expériences d'inclinaison succédèrent, puis celles du pendule et du magnétisme terrestre. Une échelle des marées fut dressée encore au fort Santa-Cruz, près de notre mouillage; enfin, M. Duperrey, dans plusieurs courses successives, compléta la géographie du littoral de Gœam.

Pendant que nous nous occupions de ces observations scientifiques, que l'histoire naturelle s'enrichissoit des recherches de nos infatigables médecins, que nos porte-feuilles se remplissoient de dessins précieux, et nos journaux de notes curieuses, on continuoit à bord les réparations du vaisseau, dont M. Requin, notre commis aux revues, surveilloit l'approvisionnement avec son activité et son attention accoutumées.

Bientôt les solennités de la semaine sainte vinrent apporter quelque ralentissement à nos travaux: elles furent célébrées avec toute la pompe et le recueillement que peut manifester un peuple religieux. D. Ciriaco del Espiritu-Santo, curé d'Agagna, officia avec autant de dignité que d'onction. Les processions furent suivies par M. le gouverneur, l'état-major de *l'Uranie* et moi, et par une population nombreuse. A la messe du Jeudi-Saint, M. de Médinilla voulut absolument m'accorder l'honneur qui lui appartient de droit, de porter en sautoir, après l'office du matin, la clef du tabernacle, et de tenir le Christ à la procession du soir. M. l'abbé

de Quélen, souffrant et marchant à peine, ne put assister à ces cérémonies; mais il ne voulut pas s'exempter du devoir de prendre part à celles du jour de Pâques; il y parut, revêtu de son costume de chanoine du chapitre royal de Saint-Denis: la procession, qu'il accompagna la tête nue à l'ardeur du soleil, le fatigua beaucoup.

Iles Mariannes.
1819.
Avril.

L'après-dîner nous fûmes témoins d'un combat de coqs, spectacle que les habitans se donnent ici les dimanches et les jours de fête; il dura depuis cinq heures jusqu'à l'angelus. C'est une chose révoltante que la manière dont on dresse ces pauvres animaux à se battre. Ne les trouvant pas munis par la nature d'armes assez meurtrières, on leur lie aux pattes, en guise d'éperons, de petites lames fort acérées. Avant de les mettre aux prises, on les présente face à face, en les tenant par le milieu du corps, et les forçant à se donner quelques coups de bec, ce qui les irrite et les dispose à l'action: alors, abandonnés à eux-mêmes, ils courent l'un contre l'autre, les plumes hérissées; le combat s'engage, et bientôt il se termine par la mort de l'un des adversaires, et souvent de tous les deux.

*With wrath his ruffled plumes he rears,
The foe with ruffled plumes appears;
Threat answer'd threat, his fury grew,
Headlong to meet the war he flew (1).*

GAY'S Fables.

Le principal intérêt de ce jeu tire sa source des paris qu'on fait pour ou contre les combattans; pour moi, ce spectacle ne m'inspira que du dégoût.

Heureusement nous en eûmes le soir un plus agréable dans la représentation des danses qui étoient jadis en usage au Mexique, et dont toutes les figures font, dit-on, allusion à l'histoire de cette contrée. Les acteurs étoient des écoliers du collège d'Agagna; leurs costumes en soie, richement décorés, furent apportés de la Nouvelle-Espagne par les Jésuites, et sont précieusement conservés. Ces danses, qui offrent quelque

« Ses plumes se dressent et se hérissent; les plumes de son ennemi se dressent et se hérissent » de même; la menace répond à la menace. Sa fureur est au comble; il se précipite au combat » tête baissée et se rue sur son adversaire. »

Des Mariannes.
1819.
Avril.

analogie avec nos ballets pantomimes, furent exécutées devant le palais du gouverneur, sur une place (pl. 60) illuminée de flambeaux et de lanternes remplis de résine. L'empereur Montézuma, la couronne sur la tête, un éventail de plumes ou une palme à la main (voyez pl. 72), suivi de deux pages richement vêtus, est le principal personnage; viennent ensuite, le front ceint d'un diadème et couverts d'habits également riches, douze danseurs, parmi lesquels l'empereur se mêle dans de certains momens; ils forment tous des marches, des évolutions et des groupes de dessins variés, dont nous indiquons ici un petit nombre :

Les danseurs ont à la main tantôt un éventail de plumes, tantôt une ou deux castagnettes.

Au second acte, les douze acteurs, séparés deux par deux, tiennent chacun les extrémités d'un demi-cerceau fort grand, garni en soieries brillantes. Ils exécutent diverses figures gracieuses, seuls ou avec l'empereur et ses deux pages, qui se placent toujours de manière à produire un effet pittoresque; les cerceaux dessinent successivement des guirlandes, des berceaux, &c. Les deux derniers actes de cette pièce, qui en a cinq, sont remplis de danses guerrières. Des bouffons se chargent d'égayer la scène, pendant les entr'actes et même durant le spectacle, par des gambades et mille folies grotesques qui excitent le rire des enfans et de la populace. Ces bouffons, masqués et costumés ridiculement, portent à la main un sabre en bois, dont ils s'escriment à droite et à gauche; leur masque, qui est blanc, a des dimensions si élevées, que le nez descend jusqu'au menton de celui qui le porte; les yeux sont difformes, inégaux et d'une grandeur démesurée. Il auroit fallu avoir présente à la mémoire toute l'histoire de l'infortuné Montézuma, pour saisir les allusions qu'on prétend rencontrer dans ces diverses scènes, ou bien qu'on nous en eût fourni le programme. Sans chercher à contester l'origine qu'on donne à ces danses, je leur trouve une ressemblance fort

prononcée avec ce qu'on nomme en Provence *lés olivettos* [les olivettes], qui étoient usitées bien avant la conquête du Mexique (1).

Iles Mariannes.
1819.
Avril.

Aux danses de Montézuma succéda celle qu'on nomme en Espagne *el palo vestido y desnudo* [le mât vêtu et dépouillé], et que les Provençaux connoissent sous le nom *déi cordelos* [des cordons]. Un mât est planté, au sommet duquel sont fixés, par un bout, huit ou douze rubans longs et larges, les uns rouges, les autres jaunes ou bleus : suivant le nombre des danseurs, les couleurs sont plus ou moins variées. Chacun de ceux-ci tient le bout d'un de ces rubans, et doit tourner en rond, en passant alternativement derrière celui qui est à sa droite, puis devant celui qui vient après : les danseurs de rang pair tournent dans un sens, et ceux de rang impair dans l'autre (2). Il résulte de ces passes et contre-passes que l'on fait autour du mât, un réseau ou entrelacs dont l'agrément naît de la diversité des couleurs et de la régularité du dessin. Pour dépouiller le mât, les danseurs doivent s'entremêler une seconde fois, mais en sens contraire, et avec assez d'habileté pour ne pas embrouiller les rubans. Ordinairement deux chefs conduisent tous les personnages; un les pairs, et l'autre les impairs. Cette danse, quoique très-simple, paroît de prime abord compliquée; car cette multitude de cordons qui se croisent à droite et à gauche avec rapidité, laisse difficilement la liberté d'en saisir les combinaisons et la marche.

Ce jeu fini, les mêmes écoliers qui avoient été acteurs dans les scènes précédentes revinrent encore; quelques-uns étoient habillés en femmes: tous ensemble se mirent à exécuter des danses européennes, et s'en acquittèrent pareillement fort bien.

Trois pirogues carolinoises de l'île Satahoual arrivèrent le 15 à Omata, et se mirent bientôt en route pour Agagna, où elles prirent terre le 17.

Notre respectable gouverneur, qui s'étudioit sans cesse à nous procurer d'aimables distractions, engagea les nouveaux-venus à nous donner le spectacle d'une de ces danses aux bâtons que nous avons décrites, ce qui fut exécuté avec une précision parfaite. L'un d'eux, atteint d'éléphantiasis,

(1) D'après M. le comte de Villeneuve, l'origine de cette danse paroîtroit remonter au temps de Jules-César. (Voyez *Statistique du département des Bouches-du-Rhône*, t. III.)

(2) Ordinairement les uns sont des filles et les autres des garçons.

Iles Mariannes.
1819.
Avril.

fut écarté par ses compatriotes, à cause de son infirmité; mais il s'irrita de cette exclusion, qu'il regardoit comme une injure : enfin, prenant son parti, il se mit à danser seul de la manière la plus gaie, et à se trémousser si fort qu'il excita un rire universel.

Je desirois beaucoup aussi connoître les danses des anciens Mariannais; D. Médinilla ayant tout fait préparer pour satisfaire mon desir, nous pûmes jouir de cette représentation curieuse, dont il sera rendu compte dans un autre chapitre.

Il étoit intéressant, pour la perfection des recherches que nous voulions faire sur les Mariannes, d'explorer les deux îles de cet archipel qui ont le plus d'importance après Gœam, savoir, Rota et Tinian. M. le gouverneur voulut bien m'autoriser à y envoyer quelques observateurs; et pensant qu'il seroit doublement curieux pour eux de faire ce petit voyage à bord des pirogues carolinoises, il engagea leur premier pilote à les y conduire, ce qui fut accepté gaiement par ces bons insulaires, et par nous avec autant de joie que de reconnoissance. Je chargeai MM. Bérard, Gaudichaud et Arago de cette mission, qui, commencée le 22 avril, dura onze jours. Elle produisit une abondante récolte de faits : nous consignerons dans le paragraphe suivant la relation qu'en a donnée M. Bérard.

Déjà, dans la nuit du 12 au 13 avril, nous avons éprouvé une légère secousse de tremblement de terre qui ne dura pas deux secondes, mais fut accompagnée d'un sifflement sourd. Le 25, dans la journée, une secousse un peu plus forte se fit sentir.

Trois nouvelles pirogues de l'île Lamoursek, après avoir touché à Rota, abordèrent le 29 à Gœam : les hommes qui les montoient s'empressèrent de rendre visite au gouverneur, et lui annoncèrent qu'ils étoient chargés par leur roi de lui offrir en cadeau une assez grande quantité d'étoffes d'abaca, des vases vernis, des coffres, des coquilles et des cordes de diverses grosseurs, objets qui lui furent remis le lendemain, et dont il voulut bien me gratifier à son tour.

Le 30, au soir, M. le gouverneur, et quelques-uns d'entre nous, fîmes une promenade au village de Mongmon, situé dans le voisinage sur un sol fertile mais peu cultivé. Plusieurs habitans que nous rencontrâmes sur la route, revenoient à la ville avec des paquets d'une espèce d'igname,

et du bois à brûler : c'est ainsi que tous les jours, ou au plus tous les deux jours, ils vont chercher dans les champs, presque sans autre labeur, l'approvisionnement de leur famille.

Iles Mariannes.

1319.
Avril.

Notre arrivée étonna grandement le *governadorcillo* (1) de Mongmon; mais quand il reconnut D. Médinilla, il ne sut plus quelle conduite tenir pour lui faire l'accueil et lui rendre les honneurs dus à son rang : toutefois, afin de commencer par quelque chose, il courut prendre la canne à pomme d'or, marque de sa dignité, et vint le recevoir, n'épargnant ni politesses, ni protestations de respect. Sa femme, qu'on apercevoit entre les planches mal jointes de l'habitation, fumoit une cigarette au milieu de ses enfans : tous nous regardoient avec une avide attention, et faisoient leurs efforts pour se dérober eux-mêmes à nos yeux. La nuit approchant, nous allions reprendre la route d'Agagna, quand l'obligeant *governadorcillo* et son fils offrirent de nous accompagner munis de flambeaux faits avec des joncs desséchés; mais nous préférâmes suivre le bord de la mer, et achever notre promenade en savourant la plus agréable fraîcheur.

Le 1.^{er} mai, *la Paz*, dont les réparations étoient terminées, remit enfin à la voile après un séjour d'un mois dans le port San-Luis.

Mai.

Mes entretiens avec D. Médinilla me procurèrent un grand nombre de notes intéressantes sur la colonie confiée à son administration paternelle. Souvent, lorsque je lui adressois des questions relatives aux usages et aux mœurs des anciens habitans de ces contrées, il me renvoyoit au major D. Luis de Torrès, qui, né dans le pays, a pris ce sujet fécond pour objet de ses constantes études. Possédant un jugement sûr, une mémoire fidèle et le goût de l'observation, il s'est acquis en cette matière une science d'autant plus précieuse qu'il se plaît à la répandre. Son inépuisable complaisance n'avoit d'égale que mon avidité à recueillir ses réponses.

Nous fîmes, le 4 mai, en très-nombreuse compagnie, une course au joli village de Sinahagna, situé à moins d'une demi-lieue d'Agagna : on monte, pour y aller, sur une hauteur, d'où l'œil embrasse avec délices la ville, le port et la campagne.

Les pirogues carolinoises se dispoient à retourner dans leurs îles; le

(1) Première autorité du village; sorte de maire.

Iles Mariannes.

1819.
Mai.

gouverneur fit préparer, pour le roi de Lamoursek, divers présens, et entre autres de grands vases de terre cuite et des outils de fer. Ces derniers objets furent confectionnés, pour la plupart, à une des forges de la ville, sous l'inspection du premier pilote Ouamétaou. Il indiquoit lui-même les formes les plus convenables; car celles qui sont usitées parmi nous n'entroient pas, à ce qu'il paroît, dans les habitudes des Carolinois. Ces bons insulaires mettoient une attention vraiment curieuse à suivre et à examiner les travaux dans leurs moindres détails. Le gouverneur voulut joindre à son envoi le don d'une petite forge; nous reconnûmes bien là l'impulsion de son ame généreuse.

Un violent tremblement de terre se manifesta, le 7, à une heure et demie du soir. Nous vîmes, avec une surprise mêlée d'effroi, la terre onduler du Nord au Sud pendant 30 secondes environ; la maison craqua dans toutes ses parties, les tuiles se heurtèrent, et l'on eût dit que tout l'édifice alloit crouler sur nos têtes. Tous les habitans s'enfuirent, les uns dans les rues, les autres dans les jardins; cependant il n'arriva aucun malheur. La commotion, communiquée à la mer, se fit sentir à bord par de fortes secousses.

Le 11, une pirogue de l'île Goulimarao, voisine de Lamoursek, arriva seule à Agagna, et en repartit peu après avec le reste de la flottille carolinoise.

Les prévenances assidues du gouverneur, l'habileté de nos médecins, la pureté de l'air qu'on respiroit, accélérèrent la guérison des malades, dont le nombre déjà étoit fort diminué. Plus libre de son temps, notre chirurgien-major, M. Quoy, put s'occuper, avec plus de suite qu'il ne l'avoit fait jusque là, de l'histoire naturelle du pays, et entreprendre des voyages dans l'intérieur et sur le littoral de l'île pour en étudier la géologie et les productions. Sa première course eut lieu le 15 mai, la quatrième et dernière le 28. Notre maître canonnier, Rolland, homme excellent et fort habile chasseur, l'accompagna dans les trois premières, et M. Pellion dans celle dont le but étoit l'examen du mont Ilikio, qui domine la ville d'Omata.

Depuis près de trois semaines, D. Médinilla nous avoit proposé de nous conduire au lieu illustré, en 1672, par la mort du P. Sanvitores, l'un des

premiers missionnaires et le véritable apôtre des Mariannes. On a élevé un autel dans la baie de Tòmøn, sur le lieu du martyre, qui sert de but de pèlerinage à plus d'un dévot Mariannais. Le gouverneur ne parlant plus de son projet, il sembloit l'avoir oublié; de notre côté nous pensions d'autant moins à le lui rappeler que nos travaux nous occupoient davantage, et que la santé de M. l'abbé de Quélen, qui devoit être des nôtres, étoit encore chancelante. Cependant, le 18 mai, D. Médinilla nous entretint de nouveau de Sanvitores, et le départ fut fixé au lendemain. On se mit en route de grand matin pour ce voyage de deux lieues: les uns allèrent à cheval; moi, je préfèrai accompagner le gouverneur dans son canot; et comme il ne prétendoit pas que la dévotion nous interdît de dîner, une autre embarcation suivoit portant ses domestiques et sa cuisine. Le temps étoit superbe, et notre petite navigation fut très-heureuse. Le bord de la mer offrit à notre admiration divers sites aussi gracieux que pittoresques. Le nombre prodigieux de *cycas* (1) que nous remarquâmes, dans les environs sur-tout de la pointe Taynanesso (pl. 59), nous surprit; mais ce qui étoit pour nous au moins aussi surprenant, c'étoit de voir des nuées d'énormes chauves-souris voler en plein jour, à de grandes hauteurs, comme des hirondelles.

En arrivant à Tòmøn, le silence qu'avoit gardé D. Médinilla depuis quelque temps sur notre excursion fut expliqué. Ce lieu est inhabité; mais, par ses ordres, on avoit aplani le terrain, et dressé, à notre intention, plusieurs jolies cabanes de feuillage. L'une devoit servir de salle à manger, une autre de salon, toutes deux bien abritées du soleil; d'autres étoient destinées à la cuisine; enfin des provisions avoient été apportées en abondance; il ne restoit rien à désirer.

Après avoir parcouru les lieux révévés, et entendu rapporter les traditions sur cette mort apostolique, qui peut-être rencontrèrent plus d'un incrédule parmi les auditeurs, nous traversâmes les bois, et une route très-raboteuse nous conduisit au petit village de Gnaton, au-delà duquel nous aperçûmes la pointe *de los Amantes* [des Amans], célèbre à Goam, mais dont l'histoire trouvera place dans la description des mœurs des

(1) Sorte de palmier dont il a déjà été fait mention plus haut (chap. XXI); les Espagnols l'appellent *feléxico*, comme à Manille; mais il porte chez les indigènes le nom mariannais de *fadané*. La fécule qu'on en retire, avons-nous dit, ressemble au sagou.

Iles Mariannes.

1819.

Mai.

Iles Mariannes.

1819.
Mai.

anciens Mariannais, auxquelles elle se rattache. Ce fut avec beaucoup d'intérêt que nous y vîmes préparer le cycas, dont le fruit perd par la macération ses qualités vénéneuses. La richesse et la fertilité du sol sont telles, qu'avec peu de travail les habitans pourroient s'y procurer un grand bien-être, une nourriture saine et salubre; mais la paresse les subjugué. Il est vrai que l'abondance merveilleuse du fédérico et des racines nutritives sur toute la surface de Goam, explique, si elle ne la justifie pas, cette extrême nonchalance.

De retour à notre petit camp, le dîner fut servi; il répondoit à la magnificence ordinaire de notre hôte, et à l'appétit que nous avoit donné la promenade. A peine étions-nous sortis de table, qu'une députation des villages environnans vint rendre au gouverneur de rustiques hommages. Chacun apportoit quelque présent: les uns des poules, les autres des œufs. A la tête de la troupe étoit un alcade se démenant fort: la musique! la musique! crioit-il à un méchant violon qui restoit en arrière, lorsqu'un paysan qui portoit un cochon de lait, venant à faire un mouvement, la pauvre bête répondit par ses cris à ceux de l'alcade. Les éclats de rire de notre compagnie accueillirent cette plaisante coïncidence, et déconcertèrent un moment les villageois. Le gouverneur les accueillit avec bonté; loin d'accepter leurs dons, il leur donna au contraire quelques piastres, et commanda qu'on leur servît les restes du festin. Pendant les apprêts, ils se mirent à danser à leur manière, d'abord plusieurs ensemble et en rond, en faisant mille contorsions et mille gestes, au son d'un air assez lent; puis deux d'entre eux jouèrent une sorte d'intermède, qui n'étoit qu'une improvisation chantée.

Nous remarquâmes dans la danse générale deux jeunes filles très-jolies, d'environ 14 et 17 ans, toutes deux d'une timidité extrême: la plus grande, ce qui nous surprit beaucoup, sur-tout dans une fille de couleur, rougissoit dès qu'elle s'apercevoit qu'on jetoit les yeux sur elle. Bientôt, à la vue d'une grande natte étendue à terre et couverte de mets, la danse cessa: ces bonnes gens s'accroupirent à l'entour, et, sans nulle contrainte, se livrèrent à leur appétit; ils burent sur-tout fort amplement; nous en reconnûmes bientôt l'effet au caquet affilé d'une matrone qui auparavant étoit tout-à-fait silencieuse.

Après le départ de ces hôtes, le gouverneur nous mena voir les procédés qu'on emploie pour extraire la sève des cocotiers, qui, suivant différentes préparations, fournit de l'eau-de-vie, du vinaigre ou du sucre.

Iles Mariannes.

1819.

Mai.

De là nous dirigeâmes nos pas vers le rivage pour assister à la pêche du *magnahak*, petit poisson d'un goût exquis, dont les Mariannais font une prodigieuse consommation. A une époque fixe, le *magnahak* ne manque pas d'arriver, et les habitans se portent alors en foule au bord de la mer pour y faire leur provision (pl. 63). Au nombre des pêcheurs se trouvèrent les gens qui étoient venus complimenter D. Médinilla. Cherchant des yeux nos deux jolies filles, nous les aperçûmes dans l'eau jusqu'à la ceinture, occupées, comme les autres, à cette précieuse capture; elles avoient ôté leur chemisette, et se l'étoient nouée en cravate autour du cou; leur jupe relevée ne les couvroit pas plus qu'un *langouti*, ce qui les laissoit presque nues: aussi, en sortant de l'eau, semblèrent-elles extrêmement embarrassées de leur personne; mais le plus plaisant, c'est que, tout en se hâtant de voiler leurs charmes, elles faisoient tout le contraire de la Vénus pudique, et leur premier soin fut de se couvrir le dos (1).

Il étoit nuit close lorsque nous reprîmes la route d'Agagna, de la même manière que nous en étions partis: seulement, une pirogue alloit devant le canot, portant de grosses torches allumées, pour que le patron évitât plus aisément les récifs. A leur clarté, on distinguoit très-bien, et mieux qu'en plein jour, le fond de la mer, et plusieurs d'entre nous s'amuserent à considérer, entre les coraux, une grande quantité de poissons de toute grosseur dans l'immobilité du sommeil.

Au milieu des distractions d'une journée si bien employée, rien ne

(1) Pagès, après avoir remarqué que les habitans de Luçon, aux environs de Manille, laissent aller leurs enfans presque nus jusqu'à l'âge de 10 à 12 ans, témoigne sa surprise de ce que, dans un pays chaud, on ait cette négligence pour les filles, dont les chemisettes ne descendent que jusqu'au nombril, et raconte l'anecdote suivante: « Un jour que je me promenois dans un bois à une lieue de Manille, le hasard me fit approcher d'une maison devant laquelle je trouvai une Indienne d'environ 10 à 11 ans, assise au grand soleil; elle étoit nue et accroupie, ayant sa chemise pliée auprès d'elle. Dès qu'elle me vit, elle se leva promptement, et la remit: quoiqu'elle ne fût pas vêtue décemment, elle croyoit être bien mise, parce qu'elle avoit les épaules couvertes; elle n'étoit plus embarrassée de paroitre devant moi. » (*Voyages autour du monde et vers les deux pôles*, t. I.)

Iles Mariannes.
1819.
Mai.

nous charma autant que l'air de satisfaction du gouverneur. Faire plaisir est en lui une passion : sa figure s'épanouissoit dès qu'il jugeoit que quelque chose intéressoit ou amusoit quelqu'un de nous ; on peut dire exactement qu'il jouit du bonheur des autres.

Cependant l'époque où devoit finir notre séjour à Gœam approchoit, et je desirois vivement, pour compléter divers renseignemens, de visiter la ferme royale de Tachogna, au centre de l'île, dans un des sites les plus fertiles, les plus salubres et les plus pittoresques. D. Médinilla, MM. Lamarche, Pellion et moi, nous fîmes, à cheval, le 22 mai, cette petite course, qui fut prolongée jusqu'à Pago, bourg de la côte orientale de l'île.

Le premier village qui s'offrit à nos regards fut celui de Sinahagna, que nous connoissions déjà (pl. 59) ; puis celui d' Afamé, dont il ne reste plus que des ruines. Presque toujours nous marchions au milieu des bois, et sur un sol très-propre à l'agriculture ; nous rencontrions çà et là des indices de sources qu'il seroit bien utile d'exploiter dans un pays où le manque d'eau se fait si souvent sentir. La ferme de Tachogna fut fondée jadis par les Jésuites comme importante exploitation agricole ; un village du même nom étoit adjacent aux bâtimens de la ferme, construits sur un plateau élevé. Tous les environs sont entrecoupés de vallées remarquables par la vigueur de la végétation : dans l'une d'elles, la rivière poissonneuse de Cascas prend naissance ; et après s'être réunie à la Sigœa, toutes deux coulent jusqu'à la petite ville de Pago, dont elles prennent le nom, et où elles ont leur embouchure.

Un ouragan détruisit autrefois cette ferme, qui étoit alors très-vaste ; on la rétablit telle qu'on la voit aujourd'hui (pl. 71 et 81). Près des maisons restent des traces des anciens défrichés ; mais les riches cultures ont disparu ; la seule industrie qui y subsiste est l'éducation du bétail pour les besoins du gouvernement colonial.

Le major D. Luis, et une de ses filles, aussi aimable que jolie, nous attendoient dans cette résidence. Nous n'y restâmes que peu de temps, afin de profiter encore de la fraîcheur du matin pour gagner Pago. Il fallut presque continuellement suivre, à travers la forêt, un sentier étroit et peu fréquenté : heureusement le bon gouverneur avoit eu la précaution

d'envoyer à l'avance élaguer les branches qui auroient gêné le passage. On trouvoit à chaque pas des vestiges d'anciens villages qui, indépendamment de tous documens historiques, donnoient une haute idée de la population de l'île antérieurement à la conquête des Espagnols. Les ruines les plus considérables étoient celles de Fagtø, Tagøn, Pømød, Tinaka et Agoan. Un bois non interrompu de vacouas s'étend de ce dernier point jusqu'à Pago.

Là de nouveaux honneurs nous étoient préparés : nous passâmes sous un arc de triomphe en feuillage, au son des cloches de l'église, et ne tardâmes pas à entrer dans le palais du gouverneur, maison propre et jolie, dont la femme de D. Luis fit les honneurs avec la bienveillance et la bonté qui forment l'essence de son caractère.

Dès que la forte chaleur du jour fut tombée, nous visitâmes la ville et les environs, et reconnûmes d'antiques vestiges de l'opulence et des établissemens utiles de ce lieu charmant. A côté de l'église est l'ancien couvent des Jésuites, aujourd'hui fort délabré, et à peu de distance l'école des garçons.

En revenant à Agagna, nous reprîmes jusqu'à Tagøn le chemin que nous avions suivi le matin; mais tirant ensuite vers la droite, nous longeâmes les ruines du village de Pønød pour repasser par Afamé et Sinahagna : il étoit nuit quand on entra dans la capitale.

La longue convalescence de nos malades avoit prolongé notre relâche bien au-delà du terme que j'avois fixé; il étoit temps désormais de penser sérieusement au départ. Je donnai donc, le 25, l'ordre de transporter à bord les hommes qui restoient à l'hôpital, les instrumens de notre observatoire, ainsi que les nombreux objets d'histoire naturelle, et les autres richesses qui attestoient combien l'état-major de *l'Uranie* avoit profité de ce long séjour. Le remplacement de nos provisions de campagne étoit achevé; et quant à celui de ma table particulière, D. Médinilla avoit voulu veiller lui-même à ce que rien n'y manquât. Il étoit difficile assurément de montrer plus de grâce et d'attentions.

Le 31, ou le 30, d'après la manière de compter à Goam, on célébra une double solennité, la Pentecôte et la fête du roi d'Espagne, Ferdinand VII. Toute la ville étoit en joie; le gouverneur réunit, en l'honneur

Des Mariannes.
1819.
Mai.

Iles Mariannes.

1819.
Mai.

de son souverain, les officiers de sa nation et de la nôtre, dans un dîner de 50 personnes. A l'une des galeries du palais qui donne sur la place, on avoit exposé le portrait de Sa Majesté, autour duquel des soldats montèrent la garde. *L'Uranie* prit part à la cérémonie; elle fut pavoisée, et fit les salves d'usage.

Une chose plus extraordinaire et plus rare que toutes les fêtes du monde, c'est la conduite du gouverneur de Coam à notre égard. Non-seulement il refusa de recevoir nos remerciemens pour un séjour de plus de deux mois chez lui, les attentions et les facilités de toute espèce dont il avoit secondé nos travaux; mais lorsqu'il s'agit de lui tenir compte des fournitures journalières faites à l'équipage de la corvette depuis notre arrivée, et de tout ce qu'il avoit dépensé pour assurer le ravitaillement du vaisseau, il ne voulut pas qu'il en fût question. Notre commissaire aux revues, M. Requin, étant allé, suivant la coutume, pour acquitter cette dette, revint m'annoncer cette générosité inouïe. En vain insistai-je par écrit, en adressant à D. Médinilla l'expression de notre vive reconnaissance et de mon étonnement; cet homme incomparable me répondit par une lettre touchante, où il s'excusoit sur la rareté des denrées, causée par une sécheresse qui affligeoit l'île depuis six mois, de n'avoir pu faire autant qu'il l'eût désiré. Il y joignoit les témoignages les plus aimables de l'intérêt que lui inspiroit l'expédition, de l'estime particulière qu'il vouloit bien m'accorder, et me remercioit en termes modestes de l'assurance que je lui donnois de rendre compte au ministre de la marine de France d'une conduite aussi généreuse et aussi utile à l'expédition de *l'Uranie*, conduite dont Son Excellence s'empresseroit sans doute d'instruire le gouvernement espagnol (1). C'est un besoin pour mon cœur de consigner ici ma profonde gratitude, et de renouveler à cet homme bienfaisant l'expression des sentimens affectueux que je lui ai voués pour la vie. On conviendra que ce n'est pas trop de faire le tour du monde pour trouver un M. Smith et un D. Médinilla.

(1) *L'Uranie* n'est pas le seul bâtiment de guerre français qui, depuis nous, ait eu occasion de profiter de la généreuse sollicitude de D. Médinilla. Tous ces traits d'un noble dévouement ayant été mis sous les yeux du Roi, Sa Majesté a daigné accorder à notre respectable ami la décoration de la Légion d'honneur, comme un témoignage de reconnaissance nationale.

Le 4 juin, tous mes effets m'ayant précédé à bord, je m'y rendis dans le canot du gouverneur, où se trouvoient avec lui, le major D. Luis, le curé d'Agagna et D. Justo de la Cruz, directeur du collège. Il étoit deux heures et demie lorsque nous montâmes sur le navire. Mes dispositions avoient été faites pour offrir à dîner à cette compagnie, augmentée de l'état-major de la corvette, également invité. C'étoit mon tour de traiter; je le fis de grand cœur : les toasts et les coups de canon, auxquels riposait un fort de l'île, marchèrent de concert. Le plaisir d'être ensemble faisant oublier l'heure, on sortit de table trop tard pour que mes convives quittassent le bord; ils y couchèrent, excepté D. Luis, qui, se trouvant là en face de sa campagne de Somaye, voisine du mouillage, alla y passer la nuit.

Iles Mariannes.
1819.
Juin.

Le lendemain, nous étions sous voile à neuf heures et demie du matin : nous comptions être le même jour devant Agagna, et y remettre, en passant, le gouverneur et sa suite : dans cette vue, il avoit gardé un canot; mais le vent contraire ne permit d'exécuter ce projet que le 6 dans la matinée. Là se firent nos adieux, et ce n'est pas sans un profond attendrissement que nous prîmes congé de l'homme aimable qui nous avoit comblés de tant de marques de bienveillance : j'étois trop ému pour pouvoir lui exprimer tous les sentimens dont mon ame étoit remplie; mais les larmes qui rouloient dans mes yeux ont dû être pour lui un témoignage, plus certain que des paroles, de mon émotion et de mes regrets.

Après avoir salué de neuf coups de canon le départ de ce digne gouverneur, je fis aussitôt servir sous toutes voiles pour rallier la partie de l'archipel des Mariannes, au Nord de Gœam, dont nous voulions compléter l'exploration.

§. II.

Excursion aux îles Rota et Tinian.

J'ai réservé pour ce paragraphe le récit de la petite expédition que firent MM. Bérard, Gaudichaud et Arago, à bord des pirogues caroli-noises, pour prendre une connoissance plus intime de ce que les îles Rota

Iles Mariannes.

Excursion
à Rota
et Tinian.

et Tinian renferment de curieux. Nous suivrons le journal de M. Bérard.

« Ce fut, comme il a été dit, le 22 avril dans la matinée, que nous appareillâmes du port d'Agagna. La petite escadre étoit composée de huit pros, trois que montoient les habitans des Carolines, et cinq autres appartenant aux Mariannes, qui, sortis les premiers, se rangèrent en ligne en serrant le vent : les nôtres vinrent ensuite, et nous ne tardâmes pas à nous apercevoir qu'ils étoient beaucoup meilleurs voiliers; c'est même pour ce motif que M. le gouverneur nous y avoit fait embarquer de préférence. M. Arago et moi nous étions sur le pros qui avoit pour pilote Ouametaou, et M. Gaudichaud sur le plus grand des deux autres. A peine avoit-on mis en route que nous eûmes occasion de remarquer l'adresse de nos insulaires à la nage et à la manœuvre. Leur casier (1) tombe à la mer; ils virent promptement de bord; un homme plonge avec une corde; et dès qu'il s'est saisi de cette machine, il est retiré avec force par ses compagnons, et arrive au pros après avoir eu presque toujours la tête et le corps au-dessous de l'eau : puis la pirogue reprend bien vite sa première marche. Ces diverses opérations s'exécutèrent en peu de temps, avec une aisance et une précision qui annonçoient beaucoup d'habitude.

» Nous tenions le plus près et filions quatre nœuds à l'heure; cependant il n'y avoit personne au gouvernail; un seul homme, à l'écoute, manœuvroit la pirogue et serroit le vent à *cinq quarts*, la voile pleine. Les mouvemens vifs et continuels du navire, le peu de hauteur où nous étions au-dessus du niveau de la mer, rendoient très-difficiles les observations astronomiques; je tentai même inutilement d'avoir la latitude. La curiosité de nos Carolinois fut excitée au plus haut degré à la vue de mon *cercle à réflexion*; ils en parlèrent long-temps entre eux, et finirent par conclure que j'étois le pilote de *l'Uranie*. Ouametaou, beaucoup plus intelligent, vit bien que je cherchois à observer le soleil au milieu de sa course, et me demanda si mon instrument indiquoit cet instant-là. Nous avons déjà dépassé tous les autres pros; la mer commençoit à grossir, et le vent refusoit de plus en plus; il fallut changer de bordée pour courir sur la

(1) Nasse, sorte de filet de pêche.

terre. Alors la flottille entière commença à louvoyer pour atteindre le mouillage voisin, dans l'Ouest de Ritidian (pl. 59). Toutes nos bordées furent favorables, et je crois que le plus près est l'allure qui convient le mieux à l'espèce d'embarcation sur laquelle nous étions.

» Pendant ce temps, j'essayai de tirer quelques oiseaux, et fus assez heureux pour en tuer quatre, ce qui mit nos Carolinois dans le plus grand étonnement; ils regardoient mon fusil avec autant d'attention que s'ils n'en eussent jamais vu à deux coups; ils lui donnèrent le nom de *pak*, et m'appelèrent moi-même, pendant le voyage, *Birar-pak*. Dès que j'avois tiré, on filoit l'écoute, un homme se jetoit à la nage avec une corde à la main, et manœuvroit comme nous l'avons déjà dit. Ils sont si habiles nageurs, qu'il leur est presque indifférent d'avoir la tête entre deux eaux ou hors de l'eau : la mer semble être leur élément, quoiqu'elle les menace de fréquens dangers. Tout prêts à ramasser un oiseau, un requin se montra; ils l'observèrent jusqu'à ce qu'il fût assez éloigné pour n'en avoir plus rien à craindre; un d'eux alors se lança à l'eau et revint à bord comme à l'ordinaire, tandis que tous les autres rioient de joie de la bonne chasse que je leur abandonnois, et dont ils firent un grand régal.

» A trois heures, nous atteignîmes le mouillage avec les autres pros carolinois, qui furent tous retenus comme à l'ancre en dehors des récifs par le procédé dont il a déjà été rendu compte : les barques mariannaises nous rallièrent aussi; mais s'étant rapprochées davantage du rivage, elles se halèrent sur le plein.

» Nous descendîmes à terre pour y passer la nuit; déjà, plusieurs de nos gens s'y étoient rendus en nageant, et, après s'être fait un abri, avoient épluché plus de cinquante cocos, allumé un grand feu, et se dispoient à faire cuire leurs oiseaux de mer. Pour cela, ils se contentèrent d'en enlever les plus longues plumes, et, leur ayant passé un morceau de bois par le bec, ils les tournèrent et retournèrent devant le feu, jusqu'à ce qu'ils fussent entièrement cuits. Cette opération terminée, ils les mangèrent avec une grande voracité; toutefois ils eurent préalablement la politesse de nous en offrir. Nous passâmes la nuit dans la cabane d'un certain Francisco, le seul bossu peut-être qui existe aux Mariannes.

» Le 23, à la pointe du jour, le pilote mariannais nous annonça que

Iles Mariannes.

Excursion
à Rota
et Tinian.

Iles Mariannes.
Excursion
à Rota
et Tinian.

le vent s'opposoit à son départ : nous voulûmes aussi consulter Ouame-taou ; il nous répondit qu'il alloit appareiller ; en effet, à 7 heures du matin nous remîmes à la voile, laissant les autres pros sur la plage. Les vents étoient forts, et la mer assez grosse pour que nous fussions incessamment couverts d'eau. Le temps étant à grain, les Carolinois, dès qu'un nuage noir paroissoit à l'horizon, commençoient les prières que nous avons décrites, et les continuoient, ainsi que leurs gestes, jusqu'à ce que la nuée eût passé sur nos têtes.

» Avant de partir, j'avois tué deux corbeaux ; nos insulaires n'y ayant pas touché, nous pensions d'abord que c'étoit par une espèce de superstition : mais ils nous expliquèrent que chez eux ces oiseaux sont en horreur, parce qu'ils fréquentent les cimetières et se nourrissent de chair humaine. Il ne leur falloit rien moins qu'un tel motif pour les forcer à l'abstinence ; car, pendant cette journée, ils se montrèrent disposés à manger à toute heure. Ils allumèrent du feu à bord afin de faire cuire un fou que j'avois abattu : ils ne cessoient de nous engager à multiplier nos repas, sachant bien que nous leur livrions toujours quelques morceaux de volaille et sur-tout du pain, dont ils étoient très-avides. Toutes leurs provisions de campagne consistoient en cocos mûrs, qu'ils aiment beaucoup et qui font leur nourriture habituelle. Ils chantoient presque tout le jour ; à terre, l'équipage des trois pros se réunissoit pour faire de longues prières également psalmodiées.

» Nous ne mouillâmes à Rota que fort avant dans la soirée. A cause de l'obscurité de la nuit, nos pros ne se maintenoient l'un à côté de l'autre qu'en se réglant sur de mutuels signaux faits avec un buccin, instrument que les Carolinois ont toujours dans leurs pirogues, et qui s'entend de fort loin.

» Comme il étoit impossible de rien distinguer autour de nous, et que, dans l'incertitude où nous étions de la position exacte de la passe, il eût été imprudent de chercher à gagner terre, je tirai un coup de fusil, espérant qu'on allumeroit un feu sur la côte, ou qu'une embarcation viendrait nous aider à franchir la barre. En effet, nous ne tardâmes pas à distinguer une vaste clarté sur le rivage, ainsi qu'une pirogue à balancier qui se mit à rôder à distance pour nous reconnoître, mais sans oser beaucoup s'approcher : on la

héla plusieurs fois, et elle se décida enfin à nous accoster. Elle étoit si petite que je ne voulus pas en profiter pour descendre. M. Arago, qui souffroit du mal de mer, brava le danger; mais à peine la pirogue s'étoit-elle éloignée de sept ou huit brasses, qu'elle chavira : nos Carolinois se jetèrent à l'eau sur-le-champ, et ramenèrent les naufragés et la barque. Une autre embarcation plus grande arriva bientôt; et, après deux voyages successifs, nous nous trouvâmes tous les trois réunis dans la maison de l'alcade. Il nous fit un accueil plein de cordialité; mais ses politesses et ses attentions devinrent excessives, lorsqu'il eut fait lecture des lettres du gouverneur que nous lui avions apportées.

» Le coup de fusil que j'avois tiré avoit répandu l'alarme dans toute l'île : les femmes avoient fui vers les montagnes; les hommes s'étoient armés de leur mieux; et l'on ajoute même que quelques personnes avoient émis l'opinion de se rendre, puisque aussi bien il n'y avoit aucune espérance de résister à des ennemis armés de fusils. Ces craintes étoient justifiées à certains égards par des lettres reçues de Goam antérieurement à notre arrivée; on y disoit en effet : « La corvette mouillée au port San-
 » Luis n'est point française, comme on a voulu le faire croire, mais porte
 » des insurgés de l'Amérique espagnole; elle attend ici un second navire
 » pour s'emparer de Goam : tous les habitans en sont persuadés; le gou-
 » verneur seul tient ces étrangers pour honnêtes gens. En attendant, leur
 » commandant va envoyer visiter les îles du Nord par trois officiers que
 » vous verrez à Rota. »

» Le lendemain de notre arrivée, nous fîmes plusieurs courses sur différens points de l'île, et visitâmes quelques ruines d'anciens villages (pl. 73). Les observations variées que nous avons recueillies se trouveront réunies plus tard à la description générale, sujet spécial d'un chapitre de cette histoire.

» Un des faits les plus extraordinaires dont nous ayons été témoins au village de Sosanhaya, est la maladie d'un certain Kikané. M. Arago a pris des dessins exacts de cet homme, dont tout le corps est couvert d'une multitude de tubercules; quelques-uns ont un volume étonnant (voyez pl. 78) : il en sera de nouveau fait mention.

» Aucun ecclésiastique n'est à demeure à Rota; les naturels n'oublient

Iles Mariannes.

Excursion
à Rota
et Tinian.

Iles Mariannes.
Excursion
à Rota
et Tinian.

cependant jamais de se rendre à l'église aux instans convenables pour y faire leurs prières. Lorsque l'un d'eux meurt, il est enveloppé dans une natte et porté ainsi en terre, précédé par la croix, tandis qu'un habitant, placé en arrière, chante les prières des morts. Il y a peu de pays au monde où le manque de prêtres soit plus sensible aux femmes qu'ici : elles ne peuvent se marier que lorsque le curé d'Agagna vient faire sa tournée, chose bien rare aujourd'hui, où tout son temps ne suffit même pas aux besoins de l'île où il réside ; aussi les voit-on fréquemment s'exposer sur de fragiles barques pour aller faire bénir leur union dans l'église d'Agagna, ou y vaquer aux devoirs obligés de la religion. Ces obstacles sont, en outre, une source de désordres, qui altèrent la pureté des mœurs. Quelques personnes, pour qui la religion n'est point un frein, cherchent à se soustraire au déshonneur en détruisant le fruit d'une union illicite. La peine de la bastonnade et celle des travaux forcés, infligées à ce crime, deviennent pour ainsi dire illusoire par la difficulté de convaincre les coupables.

» Le 26 avril, à 7 heures du matin, nous quittâmes nos hôtes, et partîmes pour Tinian, île très-voisine, et cependant nous emportâmes une quantité aussi considérable de provisions que s'il se fût agi de faire route vers Manille. Nous laissâmes au rivage quatre pros des Mariannes, les seuls qui nous eussent suivis.

» Dans cette traversée, nous eûmes un exemple de l'irrégularité du régime des Carolinois. L'alcade, que nous venions de quitter, leur avoit donné un cochon rôti, une corbeille de galettes de maïs, 150 fruits de rima cuits au four, environ une cinquantaine de racines d'ignames et des cocos en abondance : ils ne cessèrent de manger toute la journée, et quelquefois se passaient les mains sur l'estomac et sur le ventre, comme s'ils eussent voulu y tasser les alimens ; enfin, avant le coucher du soleil, il ne leur restoit que quelques fruits de rima et les cocos ; encore leur avions-nous donné deux volailles, deux pains, deux pastèques, une douzaine d'ignames et des oranges. Le lendemain, chacun d'eux ne mangea qu'un coco ; c'est, nous disoient-ils, leur ration journalière pendant les traversées de Goam à Satahoual, et réciproquement. Il est difficile de se faire une idée d'une telle sobriété, après les avoir vus dévorer, ou plutôt engloutir

une quantité si prodigieuse d'alimens. En général, ils s'inquiètent peu de l'avenir, et abusent de l'abondance éventuelle, persuadés qu'il sera toujours temps de se réduire à la mince pitance d'un coco par jour.

Iles Mariannes.

Excursion
à Rota
et Tinian.

» Nous louvoyâmes toute la journée du 26 avec une bonne brise et une mer très-grosse. Le 27, à 5 heures du matin, nous aperçûmes Agoigan, mais encore à grande distance, et peu après les terres de Tinian et le pic de Saypan. A midi, je pus observer la latitude. Les courans et les vents contraires ne nous permirent d'arriver au mouillage de la seconde de ces îles qu'à dix heures du soir. Nos barques furent halées à terre vis-à-vis de la maison de l'alcade, qui, sur les recommandations dont nous étions porteurs, fit tous ses efforts pour nous être agréable.

» Le lendemain, les Carolinois remirent leurs barques à flot, et partirent pour Saypan. Quant à nous, nous ne reposâmes que le temps strictement nécessaire, pressés par un impatient desir de visiter l'île célèbre sur laquelle nous avions abordé. Sa description, nos remarques sur la pêche, la chasse, l'agriculture et la fertilité du sol, les productions qu'on y trouve, et sur ces ruines de piliers antiques si admirables et si étonnans, occupèrent tour à tour notre attention. Ces détails seront classés après ceux que nous avons recueillis sur l'île Rota.

» Le 30, à deux heures du soir, les pros carolinois revinrent de Saypan, où ils étoient allés visiter leurs compatriotes déjà fixés sur cette île : ils amenoient avec eux le *tamor* ou chef de cette colonie naissante, ainsi que sa femme, dont la figure est très-agréable ; le *tamor* lui-même est un fort bel homme, admirablement tatoué. M. Arago, après avoir dessiné la première, copia aussi ce tatouage magnifique (pl. 57).

» Nous abandonnâmes Tinian le même jour, à trois heures et demie du soir, avec un nouveau passager, l'alcade D. Francisco de la Cruz, qui s'arracha aux larmes de sa famille pour aller à Gøam revoir ses amis. Nous vîmes sans regret fuir les plaines arides de cette île, qui, le premier jour, nous rappela trop exactement le sol affreux de la terre d'Endracht. Il faut que les choses aient bien changé depuis le lord Anson, qui s'y trouvoit comme dans un paradis terrestre, ou que notre manière de voir et de sentir soit singulièrement opposée.

* Nous étions sous voiles, quand le soir, à 5 heures, un grain très-noir

Iles Mariannes.
Excursion
à Rota
et Tinian.

formé à l'horizon, s'étant élevé tout-à-coup, nous donna une forte pluie. Nos trois pros naviguoient très-près les uns des autres; et ce fut pour nous une scène bien curieuse de voir nos compagnons faire leurs prières à haute voix, et gesticuler tous ensemble. Le temps se remit assez vite au beau.

» Sur les 8 heures, nous rencontrâmes les quatre pros mariannais que nous avions laissés à Rota; probablement ils arrivèrent le lendemain à Tinian, c'est-à-dire, plus de quatre jours après nous. Dans la journée, nous racontâmes aux Carolinois, au moyen des gestes et de quelques mots que nous avions appris, l'arrivée d'un vaisseau sur une île habitée par des anthropophages; nous leurs disions qu'un des matelots avoit été fait prisonnier, tué et mangé par eux. Ils frémissaient d'horreur, s'expliquoient les faits les uns aux autres, et détournoient la tête, comme s'ils n'eussent pu supporter le récit d'une pareille atrocité. Leur figure, toute décomposée, montrait à quel point ce bon peuple a horreur du crime. Aussi, quand nous leur dîmes qu'enfin l'équipage du vaisseau avoit fait feu sur les sauvages et en avoit tué un grand nombre, ils applaudirent; et leur front se déridant tout-à-fait, ils nous demandèrent si ces barbares avoient tous perdu la vie.

» C'est ainsi que nous charmions les ennuis d'une navigation fatigante, et que nous occupions nos loisirs forcés à étudier un peuple intéressant, et à en obtenir certaines particularités que les circonstances seules pouvoient nous permettre de recueillir. Dans ce nombre sont les détails relatifs à la manœuvre de leurs pirogues, et à l'art de les diriger par l'observation des astres, avec cette sagacité et cette précision dont nous avons plus haut rendu compte.

» Le 1.^{er} mai, à la pointe du jour, nous vîmes pour la deuxième fois les plages de Rota, et y embarquâmes la collection d'histoire naturelle que nous n'avions pas cru devoir transporter à Tinian: l'alcade D. Juan de Rivera, pendant notre absence, l'avoit augmentée de plusieurs individus curieux. Après l'avoir remercié, lui et sa famille, de l'accueil obligeant qu'ils nous avoient fait, nous remîmes sous voiles à midi, et fûmes de retour à Agagna le 2 mai de bonne heure, au milieu de nos amis, après onze jours d'absence. »